

IGNACE LEGRAND

LA SORTIE
DU PORT

ROMAN

nrf

GALLIMARD

LA SORTIE DU PORT

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions de la N. R. F.

LA PATRIE INTÉRIEURE.

RENAISSANCE.

I. RENÉ INVERNESSE.

II. RAPHAELA EMMANUELLE.

A SA LUMIÈRE.

HÉRY.

VIRGINIA.

Pour paraître prochainement :

LA JEUNE ANGLAISE.

IGNACE LEGRAND

LA SORTIE
DU PORT

ROMAN

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

Deuxième édition

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à cinquante-cinq exemplaires sur alfa des Papeteries Lafuma-Navarre, dont quarante exemplaires numérotés de 1 à 40 et quinze exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 41 à 55.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1938.

I

« Changer de résidence pour devenir maître de soi. Surtout ne pas éviter l'aventure. »

Dans le train, Gilbert avait relu ces quelques mots, qu'il avait transcrits à la hâte sur une carte de visite de son père, avec le même sentiment de reconnaissance éperdue, la même certitude merveilleuse de posséder désormais une sorte de « viatique » inappréciable, la même félicité enfin, que le jour où il les avait découverts sur le bureau de travail de son oncle Albert, écrits par celui-ci en grandes lettres bien lisibles sur la première page du roman auquel il travaillait en ce moment. En vérité, ces deux aphorismes lui avaient aussitôt paru s'appliquer admirablement à « son propre cas », au point qu'il avait soupçonné oncle Albert de les avoir écrits avec autant de soin tout exprès à son intention, car il était le premier à se trouver mou, empoté, beaucoup trop timide, en particulier devant les femmes, et mille fois trop soucieux de l'autorité de ses parents. Il

voulait et il ne voulait pas, ou bien, au dernier moment, il refusait ce qui lui faisait le plus envie ; et il essayait alors de se persuader que le terrible dépit, le chagrin épouvantable qu'il ressentait, — l'impression atroce d'avoir été retranché du monde des vivants... — étaient choses infiniment préférables pour lui, « un excellent moyen de s'endurcir, de devenir enfin un homme. » Et puis, il faut bien le dire, les circonstances n'avaient jamais été très favorables. Son père et sa mère s'arrangeaient de manière à exercer sur lui une surveillance constante.

« La société des garçons de ton âge, tant que tu voudras... », lui disait sèchement son père. « Les femmes, tu les fréquenteras quand tu seras en âge de te marier », ajoutait plus doucement, en manière de consolation, sa noble et adorable mère, tout en continuant de le couvrir d'un regard éminemment maternel. Son âge ! il n'était toujours question que de son âge !... Si bien que... A dix-huit ans bien sonnés, et possédant ses deux bachots... Il avait bien obtenu des « faveurs » comme on dit (et même d'une bonne), mais si jeune, si timide encore, et beaucoup trop consciencieux, victime des moindres paroles, et prenant tout au pied de la lettre, incapable d'imposer ses élans, sa fièvre, ayant toujours si peur, — oui, parce que vraiment les circonstances ne s'y prêtaient pas assez — il n'en avait été guère plus avancé. Oui, quelques menues faveurs, quelques tout petits avantages, — « les bagatelles de la porte », comme on dit encore avec un goût assez

douteux, mais jamais, jamais... Une ignorance pour ainsi dire totale, une ignorance effarante. Or, il avait lu des centaines de livres, il avait beaucoup d'imagination, il était avide de détails, de précisions ; déjà, chaque matin ou chaque soir, il était obligé de se raser : passer toute une nuit avec une femme, dans une intimité totale, lui paraissait la félicité suprême.

Aussitôt, oncle Albert lui avait inspiré encore plus de tendresse, de respect et d'admiration, bien qu'il n'eût pas lu, du moins complètement, suffisamment, comme il l'aurait tant voulu, un seul de ses livres. (La production artistique de son oncle faisait aussi partie des *choses remises à plus tard.*) Et il s'était, une fois de plus, follement félicité d'avoir accepté l'invitation d'oncle Albert et de tante Jeanne.

Tante Jeanne avait écrit à ses parents :

« Albert vieillit beaucoup, sa santé est loin d'être bonne et il s'abîme souvent dans de profonds silences qui ne sont point sans me donner également de l'inquiétude. Certains jours, il soupire : « Comme je suis heureux de n'avoir pas d'enfants ! » et je suis sûre qu'il est alors sincère, mais à d'autres, je sens que cette pensée le rend très malheureux, et, naturellement c'est sur moi que retombent son irritation et sa mauvaise humeur. Parfois il me parle de Gilbert. Il me dit que c'est le seul de ses neveux pour qui il ressent autre chose qu'un très vague intérêt. « Les autres, ajoute-t-il, me semblent partis pour devenir de fameux crétins. »

(Vous savez comme il est parfois exagéré, et dans ses mauvais jours ennemi de toute nuance !) Alors voici ce que je vous propose... Albert est consentant... Dès que je lui ai eu fait part de la chose, son œil s'est éclairé. « Mais oui... naturellement ! » a-t-il dit. Et, un instant après, il a ajouté : « Je » n'ai d'ailleurs rien envoyé à cet enfant » pour lui permettre de fêter son succès à » son baccalauréat. Raison de plus pour que » nous le gâtions un peu ici. » Vous avez compris, n'est-ce pas, cher Stanislas et chère Louise ?... Si vous n'y voyez aucun inconvénient, envoyez-nous Gilbert pour une quinzaine de jours. Comme cela Gilbert n'aura pas à se morfondre à Paris jusqu'à votre départ pour La T... ; il pourra respirer tout de suite du bon air, et je m'imagine qu'il doit en avoir grand besoin. Toi, Stanislas, tu pourras vaquer en paix à tes dernières occupations avant de prendre tes vacances, et toi, ma chère Louise, « souffler un peu » comme tu dis ; enfin il vous sera loisible de gagner ensemble La T... comme deux tourteraux. Dès que vous serez bien installés dans cette jolie villa que vous y avez louée pour août et septembre, nous vous renverrons l'enfant. Cela sera d'autant plus facile que B... n'est qu'à cent kilomètres en ligne droite de La T..., et qu'il passe ici d'excellents express ; Gilbert n'aura même pas à changer de train. »

Mais la proposition d'oncle Albert et de tante Jeanne avait rendu fort perplexes ses parents. Oncle Albert était à la fois la gloire

et la honte de la famille. Son père et sa mère en parlaient tantôt d'une façon réticente et sévère, tantôt, mais c'était plus rare, en souriant ou en riant de tout leur cœur. Son père déclarait : « Mon frère Albert est certainement un esprit de tout premier ordre, je reconnais qu'il a beaucoup de talent; mais pour rien au monde, je ne lui confierais l'éducation d'un enfant, et en particulier celle de *mon fils!* — Ni celle d'une jeune fille, ni celle d'une femme... même mère ! riait sa mère. — Tu peux même ajouter : ni celle d'un garde républicain ou d'un membre du Conseil supérieur de la guerre ! » concluait son père en riant à son tour. Et lui, Gilbert, peu à peu, avait cru entrevoir la vérité. Son père et sa mère reprochaient à oncle Albert d'écrire des romans très, très..., enfin, de ces romans qui « bravent l'honnêteté, qui ne respectent pas assez le lecteur », ainsi que disait... (Mais, à propos, qui le disait ?) « Avec son nouvel humanisme, son goût, son amour de la sincérité... du totalisme, il finira par nous faire assister aux digestions de ses héros, et cela, autant par plaisir de nous décrire la chose par le menu que pour mieux nous faire comprendre, *sentir*... toucher du doigt toutes leurs réactions. » Son père et sa mère, tout en ne pouvant s'empêcher d'en sourire et d'en rire, trouvaient à toute cette partie de l'œuvre d'oncle Albert « un côté non seulement pénible, infiniment pénible (car enfin de telles choses, cela ne peut intéresser, à la rigueur, que celui qui les éprouve), mais encore puéril, oui, très puéril. » Et ils

avaient encore plus de mal à comprendre « certaines autres choses » dans les livres d'oncle Albert. « Je ne sais pas ce que cela veut dire ! » s'écriait obstinément son père avec plus ou moins d'assurance. (En général, il s'agissait de sentiment, de *nuances* de sentiments.) Mais ceci n'était point le principal grief de ses parents contre oncle Albert. Là encore, lui, Gilbert, avait cru comprendre que son oncle était en opposition pour ainsi dire complète d'idées, de goûts et de tendances avec à peu près tout ce que ses parents aimaient, admiraient et respectaient le plus : certains écrivains et hommes politiques, certains journaux, certaines institutions et traditions même, l'esprit bourgeois, la famille, l'éducation donnée par des ecclésiastiques, la plupart des généraux qui s'étaient illustrés pendant la grande guerre, les régimes totalitaires, etc., etc. Et cela ses parents le déploieraient ouvertement ; leurs visages s'assombrissaient et s'interrogeaient encore longtemps après en avoir parlé. C'était surtout à cause de *cela* qu'oncle Albert était à la fois la gloire et la honte de la famille.

Néanmoins, ses parents avaient fini par accepter. La proposition d'oncle Albert, en dépit des craintes qu'elle suscitait, était trop flatteuse. « C'est tout de même quelqu'un ! » avait soupiré sa mère. De tous ses neveux, oncle Albert avouait n'en aimer qu'un seul : lui, Gilbert, leur fils, leur unique enfant ! D'autre part, « tante Jeanne ayant dû subir certaine opération, alors qu'elle venait tout juste de se marier, oncle Albert avait

été condamné comme elle à renoncer à tout espoir de progéniture. » Et il était riche. Ses romans lui rapportaient beaucoup d'argent.

Quelle joie !... Il aimait son oncle. Quelque chose en lui (son instinct ?...) lui avait toujours dit que c'était « un type épatant ». Il se sentait tout prêt à le suivre, à l'imiter en tout point. Une après-midi de dimanche, profitant de l'absence de ses parents (« Moi, il faut que je travaille ! ») il avait réussi à ouvrir avec une fausse clef la bibliothèque privée de son père ; il en avait sorti les principaux romans d'oncle Albert, et, pendant plus de deux heures, le cœur battant, l'oreille au guet, il avait lu... il avait lu... « Non, oncle Albert n'écrivait pas des romans positivement « cochons ». Il disait seulement parfois ce qu'on a l'habitude de taire et ses héroïnes, ses héroïnes, *ah ! comme elles se donnaient bien !...* » Et dès ce jour, cette après-midi de dimanche à jamais mémorable, il avait été persuadé qu'oncle Albert jouerait dans sa vie un rôle prépondérant, que ce serait de lui « que lui viendrait la délivrance, la lumière ».

Il était demeuré pas tout à fait quinze jours l'hôte d'oncle Albert et de tante Jeanne, dans la petite maison de campagne qu'il possédaient dans le Bocage vendéen ; et, en les quittant, en montant dans le train pour rejoindre ses parents enfin installés à La T... et qui l'attendaient avec une impatience fébrile, il n'eût pas eu la certitude de voir à l'avenir plus souvent son oncle et sa tante, il n'eût pas eu le sentiment qu'oncle Albert s'était beaucoup attaché à lui, et il n'eût pas

senti sur son cœur, dans son portefeuille, le précieux « viatique » d'oncle Albert (recopié, chose bien amusante, sur une carte de visite de son père) son cœur eût été bien plus gros.

Oncle Albert lui avait produit une impression extraordinaire et laissé un souvenir inoubliable. Il ne lui avait absolument rien trouvé de l'écrivain tout obsédé de sensualité, qui réjouissait et à la fois gênait tellement ses parents, et rien non plus de l'écrivain révolutionnaire dont ils déploraient violemment les tendances. C'était un homme de taille moyenne, aux cheveux abondants et grisonnants, les yeux petits, très noirs et extrêmement vifs, tout en contrastes, ne tenant pas en place ou bien au contraire figé dans une immobilité de statue, vous parlant, vous observant longuement, vous posant questions sur questions avec une insistance infiniment gênante, tout comme un juge, le visage tout près du vôtre, ou bien vous regardant à peine, ne paraissant même pas soupçonner votre présence, vous laissant parler... *bafouiller* beaucoup trop longtemps sans rien faire pour vous interrompre ou venir à votre aide, ayant de toute évidence regagné son monde intérieur ; ou bien vous arrêtant à tout bout de champ, ne vous permettant plus de placer un seul mot, la physionomie en bataille, dure, agressive, hautaine, ne suivant, de toute évidence encore, que sa propre pensée ; — s'enfermant dans son bureau de travail des journées entières et n'admettant plus d'être dérangé sous aucun prétexte, ou bien demeurant étendu sur une

chaise-longue dans son jardin pendant un laps de temps tout aussi grand, et alors ne se laissant approcher par personne, d'une humeur de nouveau massacrante, sombre à faire peur, les sourcils froncés ou terriblement arqués comme ceux... d'un diable, quelque effrayante méchanceté toute prête à jaillir de ses lèvres vilainement crispées ; — ou bien le plus souvent, plus doux qu'une femme ou qu'un prêtre, vous regardant avec une espèce de tendresse insistante, vous prenant doucement la main, vous obligeant à lui dire... *tout* (oui, tout ce qui vous passe par la tête !) et alors tellement indulgent, vous considérant en souriant d'un air enchanté, quoi qu'on pût lui dire, et prenant à témoin tante Jeanne de votre gentillesse, de votre intelligence, de toutes vos qualités multiples, paraissant aussi fier de vous que si vous étiez... un génie.

Gilbert avait bien compris son oncle. Celui-ci se forçait en quelque sorte à être méchant. Il voulait l'être. Il avait besoin de violence, de faire peur aux autres, et peut-être à lui-même. Il lui fallait éclater tout à coup, probablement pour secouer son indolence naturelle, se maintenir en haleine, demeurer jeune. Mais il n'habitait jamais sa méchanceté. Sa vraie nature, c'était cette bonté, cette indulgence naturelle, cette douceur presque féminine — ce cœur enfin apaisé.

Tout le monde — ses parents les premiers — s'accordaient à dire de tante Jeanne : « C'est une sainte, une martyre ! » Et Gilbert en avait vainement cherché la raison... Oncle Albert travaillait ou se reposait, il était de

bonne ou de mauvaise humeur, mais en somme il ne faisait rien de mal. Il n'avait aucun vice, aucun besoin ; il ne fumait ni ne buvait ; et, certains jours il regardait positivement respirer tante Jeanne. Lui trouvait-il mauvaise mine, les traits trop tirés, trop creusés, aussitôt il lui en demandait la raison ; il fronçait les sourcils, son regard s'assombrissait, ses yeux lançaient des flammes : il ne voulait pas, il n'admettait pas que sa femme fût malade, ou en eût seulement l'air. Après tout, c'était bien son droit, — et il n'était pas très bien portant lui-même...

Il n'y avait qu'une seule chose qu'oncle Albert ne supportait pas chez tante Jeanne et qui, régulièrement, le mettait hors de lui. C'était une expression de réprobation gênée, de vive anxiété, de terreur même, qui se peignait sur son visage lorsque, lui, oncle Albert, abordait « certains sujets », expression que tante Jeanne accompagnait de toute une mimique désapprobatrice (regards levés, sourcils retenus, détournements de tête, etc.). Tante Jeanne, naturellement, espérait se faire remarquer d'oncle Albert, sans toutefois exciter sa colère. Mais brusquement, oncle Albert, à qui jamais rien n'échappait, éclatait :

— Quoi ! Qu'y a-t-il encore ? Quand auras-tu fini de me faire des signes, des signes aussi visibles que les ailes d'un moulin... en plein soleil et en plein vent, au sommet d'une colline ! Tu prends donc ce garçon pour un imbécile ! Et moi, tu me prends... tu me prends... (Peu à peu, il dépassait toute

mesure.) Oui, tu crois qu'il a aussi peu de sang dans les veines que ses parents... qu'il a l'intention d'être comme eux une bête de troupeau, un vieux cheval de labour... ou un petit chien d'appartement, de vivre comme un cul-de-jatte, un bandeau sur les yeux, de l'ouate dans les oreilles, une vieille pendule à répétition à la place du cœur et de l'esprit et... et je ne sais trop quoi entre les jambes ! Je te disais donc, Gilbert...

Alors tante Jeanne pliait son ouvrage, et s'en allait. Et lui bientôt, tout pâle et tout essoufflé, s'arrêtait, paraissait regretter...

— Eh bien, va, mon enfant, va ! lui disait-il. Nous reparlerons de tout cela une autre fois...

Et cependant... Oui, si dans le train il avait éprouvé toute cette joie, c'était à oncle Albert qu'il le devait, — à une discussion des plus orageuses qui avait failli éclater, à son sujet encore, entre oncle Albert et tante Jeanne.

— Et naturellement, lui avait dit oncle Albert, après l'avoir observé un instant en silence, tu voudrais... t'arrêter à M... ?

C'était à table, pendant le déjeuner, l'avant-veille de son départ. Aussitôt, tante Jeanne, assise devant oncle Albert avait donné ses signes de désapprobation, — d'anxiété habituels.

— Et... y passer la nuit ? avait continué oncle Albert, les yeux terriblement fixés sur tante Jeanne. »

Et tante Jeanne, l'imprudente, avait encore accentué sa mimique affolée.

Alors, oncle Albert, après avoir longuement regardé tante Jeanne, au lieu de crier comme d'habitude, avait sèchement déclaré :

— Eh bien, moi, ton oncle, je te le dis, tu t'arrêteras à M... et tu y passeras la nuit. Tu contempleras tout à ton aise les bateaux du port, tu en visiteras même un ou deux puisque tu es tellement passionné de marine, et, le reste du temps, tu feras... ce que tu voudras. Tu as dix-huit ans. Tu dois pouvoir te tirer d'affaire tout seul dans une ville inconnue. Quoi donc ! s'était-il écrié et regardant toujours aussi sévèrement tante Jeanne qui, les yeux baissés sur son assiette, s'était momentanément interdit de prendre la parole, quoi donc ! voilà un garçon qui éclate de jeunesse, de santé, d'imagination et de sensibilité, qui est tout plein de rêves, de désirs, d'aspirations... refoulées, et qui, avec cela, est grand... beau, bien bâti, en excellente condition physique, fort comme un Turc, et il ne pourrait pas se promener tout seul dans une ville... un port de mer comme M..., y passer la journée et, au besoin, si cela lui chante, la nuit !... Il a été élevé jusqu'ici comme une petite fille, sous une surveillance constante, dans les jupons de sa mère et dans l'inquiétude croissante de son père, « pris entre son amour maladif pour lui et son désir de le voir devenir au plus vite un homme », comme cet enfant le dit si justement. Il a été élevé sous une pluie de conseils, de recommandations de toutes sortes ou... de bons, d'illustres « exemples », soit chez lui, dans le sein de sa chère et

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

Publications du 1^{er} Janvier au 30 Juin 1938

ROMANS

MARCEL ARLAND. <i>Terre Natale</i>	21 »
MARCEL AYMÉ. <i>Gustalin</i>	18 »
JACQUES BOULENGER. <i>Adam ou Eve</i>	21 »
ROBERT BOURGET-PAILLERON. <i>Conquête de la Bourgogne</i>	21 »
RAOUL BRICE. <i>La Trahison de Vénus</i>	18 »
MARIE-ANNE COMÈNE. <i>Grazia</i>	28 »
LÉON DAUDET, <i>de l'Académie Goncourt</i> . <i>Fièvres de Camargue</i>	16.50
LÉO-PAUL DESROSIERS. <i>Les Engagés du Grand Portage</i>	18 »
ROBERT FRANCIS. <i>La Jeune Fille secrète</i>	18 »
PIERRE HAMP, <i>Œuvre définitive</i> . <i>Le Lin</i>	24 »
GUY MAZELINE. <i>Le Panier flottant</i>	18 »
JEAN-PAUL SARTRE. <i>La Nausée</i>	18 »
SIMENON. <i>Ceux de la Soif</i>	15 »
— <i>Chemin sans Issue</i>	15 »
— <i>Les Rescapés du Télémaque</i>	15 »
— <i>Les Trois Crimes de mes Amis</i>	15 »
— <i>Le Suspect</i>	16.50
— <i>Les Sœurs Lacroix</i>	16.50
JACQUES SPITZ. <i>Les Romans Fantastiques</i> . <i>La Guerre des Mouches</i>	18 »
FRANÇOIS VERNET. <i>Ce bon Temps</i>	20 »

NOUVELLES

MARCEL AYMÉ. <i>Derrière chez Martin</i>	18 »
VALÉRY LARBAUD. <i>Aux Couleurs de Rome</i>	21 »
JULES SUPERVIELLE. <i>L'Arche de Noé</i>	18 »

« LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE »

Collection dirigée par Paul MORAND

ERSKINE CALDWELL. <i>Nous les Vivants (traduit de l'anglais par Edmond Michel-Tyl)</i>	22 »
ABEL HERMANT. <i>La Bigarrure plait</i>	24 »
ARMAND LUNEL. <i>Jérusalem à Carpentras</i>	21 »
SIMENON. <i>Les Sept Minutes</i>	18 »
MARGUERITE YOURCENAR. <i>Nouvelles Orientales</i>	18 »

nrf